

La Bibliothèque de www.mondaye.com

Sainte Foy, histoires d'un culte | Conférence donnée à la Société des Belles-Lettres de l'Aveyron, Société des Amis de la Cathédrale de Rodez, par f. Dominique-Marie Dautzet

Liminaire

Je voudrais en commençant, prévenir avec un peu d'honnêteté mon auditoire : vous connaissez la formule qu'on a utilisée au sujet du célèbre roman de Flaubert dans lequel il se passe si peu de choses : « Madame Bovary ou le livre sur rien ». J'avoue (sans avoir aucunement l'intention de me comparer à Flaubert !) qu'en écrivant ce petit livre sur sainte Foy, j'ai eu quelquefois l'impression de faire un livre sur rien, sur un objet qui m'échappait. L'historien du dix-neuvième siècle que je suis, habitué à l'abondance des archives, un peu égaré dans l'histoire médiévale, s'est parfois demandé s'il y avait vraiment une histoire à raconter.

Car on veut aujourd'hui connaître la vie des saints. Mais il se trouve que sainte Foy – dont l'existence est tout de même très probable, je vous rassure – a vécu aux alentours de l'an 300, et que les chrétiens de l'Antiquité, à ce moment là, ne racontaient pas la vie des saints : ce qu'ils voulaient surtout savoir, c'était leur passion et leur mort, et ils composaient un récit destiné à garder mémoire de la manière dont ils avaient témoigné jusqu'au bout de leur attachement au Christ. Ce genre de récits, qu'on appelle les Actes des martyrs, et aussi les Passions, donnait donc peu de détails sur la naissance, la jeunesse et la vie des martyrs. A haute époque, on possède des récits tout à fait authentiques, comme ceux du martyr de Polycarpe, en 156 ou de Justin, en 165. Mais pour les époques plus tardives, comme on en possède un assez grand nombre, on peut remarquer que ce véritable genre littéraire était devenu souvent stéréotypé, et les hagiographes (c'est ainsi qu'on appelle les historiens de la sainteté) s'arrachent les cheveux pour démêler, dans ces récits anciens, les stéréotypes, les topoi (ou lieux communs), des faits réels, spécifiques au personnage dont il est question. Aussi, ce que nous savons, à partir des documents les plus anciens, concernant sainte Foy, est finalement très modeste : la Passion que je vais utiliser ce soir pour vous parler de sainte Foy date probablement du Vème ou du VIème siècle, ce qui est tout de même loin après les faits, et son texte actuel, sûrement remanié plusieurs fois nous est connu par deux manuscrits du Xème siècle, conservés l'un à Paris (BN Lat 5301) et l'autre à la bibliothèque de l'école de médecine de Montpellier (H 152).

Ce que nous savons de sûr et certain, d'abord, c'est que vers la fin du règne de Dioclétien, particulièrement cruel pour les chrétiens, un édit enjoignit à tous les officiers de l'Empire de raser les églises au sol, d'épurer la société civile de tous les fonctionnaires chrétiens, de jeter aux flammes leurs Ecritures saintes et de leur faire abjurer leur foi. L'Espagne et le sud de l'actuelle France, livrés au pouvoir du tétararque Maximien, un soldat inculte et brutal, furent mis à feu et à sang. On sait aussi qu'en 303, la ville d'Agen, aux bords de la Garonne, fut visitée par cette tourmente, et que la communauté chrétienne y fut persécutée. C'est donc sans doute à cette occasion que la petite Foy, âgée de douze ans, refusa d'abjurer, et fut condamnée à mort.

En tous cas, cette fin tragique de l'enfant semble un fait vraiment historique : le plus ancien martyrologe (listes de martyrs) que nous possédions rapporte simplement, à la date du six octobre : Dans la cité d'Agen, naissance au ciel de sainte Foy, vierge et martyre. Cela ne fait pas beaucoup de renseignements, je vous l'accorde, mais dans leur sobriété, ce lieu et cette date – Agen, un six octobre – qui sont ce que nous appelons les « coordonnées hagiographiques » nous assurent qu'un culte très antique a été rendu annuellement, par une communauté chrétienne, sur le tombeau d'une enfant. Cette mémoire précieusement gardée d'un six octobre à Agen, nous rend quasi-certains de l'existence de la petite martyre. Vous me direz peut-être : qu'avons-nous besoin de savoir de plus ? Pour donner sa vie, c'est comme pour un rendez-vous d'amour. Il suffit de savoir le lieu et la date. Agen, le six octobre. La douceur de l'automne, en Aquitaine, pour l'amour de Dieu et du Christ. Nous savons l'essentiel.

Le reste, je le crains fort, est plus problématique. L'auteur de la Passion n'est pas un témoin oculaire, et l'historien doit exercer surtout ses capacités critiques. La petite Foy aurait été de noble naissance, et de parents païens, mais bercée dans la foi au Christ par une nourrice chrétienne. Si c'est vrai, l'enfant aura sans doute grandi dans l'une de ces somptueuses villas gallo-romaines aux murs décorés de belles mosaïques, comme l'archéologie nous en a révélées ces dernières années dans l'Agenais. Une enfant gâtée par la vie, à l'avenir si prometteur.

La Bibliothèque de www.mondaye.com

Une légende plus tardive encore rapporte aussi que l'enfant, qui mettait l'Évangile en pratique, dérobaît du pain dans le garde-manger bien fourni de ses parents, pour le distribuer en cachette aux pauvres. Or un jour, son père la surprit. Intrigué – ou fâché – par la manœuvre, qu'il avait peut-être repérée depuis un temps, il lui demanda ce qu'elle portait, serré dans son tablier. L'enfant, découverte, pria Dieu dans son cœur de la sauver d'un chapardage si pieux, et répondit bravement qu'elle portait des fleurs. Quand elle ouvrit le tablier, sur l'injonction paternelle, apparurent en effet des fleurs vermeilles.

Pour la mort tragique de sainte Foy elle-même, notre Passion n'est pas avare de détails. Elle a donné un nom au fonctionnaire romain qui instruit le procès de la petite fille. Elle l'appelle Dacien. C'est possible, le nom de ce haut-fonctionnaire apparaît comme préfet de la province d'Espagne dans les Actes du martyr du diacre Vincent de Saragosse. Quand ce Dacien arrive à Agen pour vérifier la loyauté des Aquitains, on peut imaginer la frayeur de la communauté chrétienne : ceux qui s'échappent comme ceux qui s'apprentent à résister. Il y a aussi dans la population des collaborateurs spontanés, pris d'un accès de civisme, qui dénoncent les chrétiens : toutes les sociétés se ressemblent, hélas.

La passion de sainte Foy

Lisons le récit ancien : La petite Foy se livra spontanément à ses agents, mais fortifiant tout son corps du signe de la croix, elle adressa au Seigneur cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, toi qui viens en aide à tes fidèles en toutes circonstances, assiste-moi, ta servante, à cette heure, et mets dans ma bouche un discours approprié, afin que je puisse répondre au tyran ».

L'auteur de la Passion n'a probablement pas connaissance du contenu de la prière intime de Foy ce jour-là, mais il a compris les sentiments de ces chrétiens anciens qui allaient au devant de la mort avec témérité. Le signe de la croix, qui est le signe de reconnaissance des chrétiens entre eux, le signe de leur baptême, a pour effet de chasser le mal. La petite Foy veut exorciser le mal en elle et dans ceux qu'elle va affronter. De fait, l'affrontement est extraordinaire : si Dieu n'est pas avec elle, que pèse, face à la puissance de Rome, cette fillette de douze ans ? Mais si Dieu est avec elle, que pèse contre elle tout un Empire ? Là est l'enjeu.

L'interrogatoire a dû être serré. Comment approcher une enfant, et lui persuader de renoncer à sa croyance ? Dacien, drapé dans la toge consulaire, juché sur son siège, se penche avec intérêt vers cette petite Antigone au menton volontaire et à la voix fluette.

Il dit d'un ton aimable : « Comment t'appelles-tu » ? Sainte Foy lui répond aussitôt : « Je m'appelle Foy, c'est mon nom et toute ma vie ». Le gouverneur dit : « Quel est ta religion, quelle est ta foi ? Comment les pratiques-tu » ? A quoi sainte Foy répondit : « Dès ma plus tendre enfance je suis chrétienne et je sers le Seigneur Jésus-Christ de toute l'ardeur de mon âme ; je confesse son nom et je m'en remets à lui par toute ma volonté ».

Voilà une belle profession de foi, peut-être un peu trop bien tournée pour être authentique à la lettre, mais on est sûr de son esprit. Les chrétiens interrogés nommaient « Jésus-Christ Seigneur ». C'étaient à la fois leur titre de gloire et le motif de leur condamnation. La fermeté de cette enfant de douze ans n'est pas un cas isolé : les exemples abondent dans le martyrologe romain. Le courage des tout jeunes gens est souvent extraordinaire. Je pense à la passion de ces trois fillettes à Tebourda en Tunisie, par exemple. C'était en 304. Maxima et Donatella avaient 14 ans, et elles furent arrêtées pour être mises à mort : dans la rue, la petite Secunda, âgée de douze ans, les vit passer. Elle était leur amie et partageait leur foi, elle courut les rejoindre...

L'auteur de la Passion de sainte Foy nous montre un gouverneur aimable, peut-être charmeur, espérant contourner la résistance de cette farouche petite fille. Je lis le texte : Simulant habilement le plus grand calme, le gouverneur répondit avec bienveillance : « Accepte ce conseil, qui s'impose pour ta beauté et ta jeunesse : renonce à cette foi, sacrifie à Diane, la très sainte déesse, car aussi bien elle est de votre sexe, et je te comblerai de nombreux présents ».

Dacien use d'arguments forts, qu'on retrouve dans de nombreux récits médiévaux de martyr : le tyran séducteur – figure du diable tentateur et culpabilisateur – évoque un instant l'avenir magnifique de cette

La Bibliothèque de www.mondaye.com

petite comblée par la vie. Foy est trop belle et trop jeune pour mourir, suggère doucereusement le magistrat : ce serait un gâchis stupide. La Passion d'Agnès évoque les mêmes tentations : devant la belle enfant se présentent de beaux jeunes gens. La vie lui sourit, magnifique. Mais elle : « C'est faire injure à mon fiancé céleste que d'essayer de me plaire ». Et la tête de l'irréductible enfant roule sur le pavé. La jeune Foy, elle aussi, doit savoir parfaitement ce qui l'attend.

Sacrifiera-t-elle ou non aux dieux du paganisme ? La mention de Diane – l'Artémis des Grecs – n'est pas étonnante. Même si l'on n'a pas trouvé à ce jour de traces d'un temple de Diane à Agen, son culte était populaire chez les jeunes filles qui l'invoquaient pour la fécondité et pour d'heureuses couches, et c'est sans doute cette complicité entre femmes que suggère Dacien. Il lui suffirait d'un geste, d'un hommage, d'une prosternation, d'une couronne de fleurs offerte, et la petite irait, libre. Mais elle choisit une autre liberté, souveraine, et refuse tout net.

Alors, l'hypocrite patience de Dacien se change en fureur : Le gouverneur ordonna à ses satellites de coucher la vierge sainte sur le lit d'airain, de l'écarteler et d'allumer sous elle un brasier, afin de briser ses membres fragiles par ce supplice des plus cruels. Mais voici que la vierge très sainte s'étend spontanément sur le gril incandescent ; les membres distendus, le corps enserré en des bandeaux de fer, on la roule sur la claie enflammée. Avec des pelles de fer, les valets impies lancent des charbons sous elle, et jetant de la poix dans le feu, ils forcent les flammes du brasier à s'élever en voletant jusqu'à la hauteur de ses flancs.

La charité est inventive, dit saint Paul : mais la cruauté aussi. Très inventive même, et l'on pourrait écrire une histoire des raffinements de torture auxquels les hommes ont soumis leur semblables. La petite Foy a payé très cher son attachement au Christ. Le feu de l'amour s'est déclaré et il a tout consumé. Nous ne saurons jamais exactement comment s'est déroulée cette abominable séance – il se peut que l'auteur de la Passion ait ajouté au raffinement des bourreaux – mais on a le droit aussi de faire une lecture symbolique de cette passion de flammes. « Je suis venu porter le feu », dit Jésus (Lc 12, 49). Bienheureux qui se consume pour le Christ, semble dire la jeune martyre.

Et depuis des siècles, dans l'iconographie de tout l'Occident, peinte sur les fresques, sculptée dans la pierre ou tramée dans les tapisseries, une fillette promène à la main un gril en miniature qui rappelle ce grand feu. Particulièrement émouvant, un retable sculpté du XV^{ème} siècle, dans l'église de Grandvabre (Aveyron), montre une petite sainte Foy, son gril à ses pieds, qui regarde un Christ défunt dans les bras de sa mère. On se rappelle que Jésus disait : « Le serviteur n'est pas plus grand que son maître (Jn 13, 6) ».

Les passions anciennes connaissent d'autres grils célèbres, celui de saint Laurent, notamment, le diacre de Rome condamné à brûler à petit feu, et dont saint Ambroise rapporte qu'il aurait dit avec humour à son persécuteur : « Ma chair est cuite de ce côté, retourne-moi de l'autre côté » ! Ici, l'enfant ne dit rien. C'est la foule qui murmure. La Passion rapporte l'indignation de ceux qui assistent à la scène, et indiquent que beaucoup se convertirent à cette vue. De fait, les anciens martyrologes indiquent, à la date du 26 octobre, une foule de martyrs agenis : sont-ce des témoins, révoltés et à leur tour saisis par l'Esprit, qui ont voulu rendre témoignage à Dieu ?

En tous cas, l'auteur de la Passion, qui n'est pas contre les prodiges, rapporte celui-ci : le futur martyr Caprais – qui d'après lui assiste à la scène – voit tout à coup une colombe, blanche comme neige, descendre des nuages et poser sur la tête de la petite Foy une couronne sertie de pierreries étincelantes. Et voici que le vol caressant de ses ailes, le battement de ses plumes, et la pluie de rosée qui accompagne sa venue, éteignent le feu.

Véridique ou non, c'est bien la tendresse de Dieu et sa bénédiction pour sainte Foy qu'il faut lire dans ce rebondissement prodigieux. Mais Dacien n'est plus d'humeur, il a son compte d'horreurs et il est fatigué. Il demande qu'on en finisse. On emmène ensemble sainte Foy et les témoins un peu trop béats (ou gênants) de cette scène, et tous ont la tête tranchée par le glaive. L'enfant a terminé sa course, et paraît devant Dieu, dans la lumière.

La Passion ajoute encore que les païens laissèrent à l'abandon sur la place publique les corps déchiquetés, et qu'une petite troupe de fidèles vint nuitamment recueillir les corps, avant qu'on ne les jette,

La Bibliothèque de www.mondaye.com

probablement, à la rivière. L'ensevelissement de sainte Foy scelle le début d'une nouvelle histoire de la petite martyre agenaïse, celle de son culte. L'évêque Dulcidius, dont l'épiscopat n'est pas datable avec précision, fera élever au Vème siècle, à l'emplacement de sa sépulture une église – une simple cella rectangulaire de briques – où les moines de Conques, comme nous allons le raconter plus loin – trouvèrent le corps de la sainte. Sur cette église primitive, fut édifïée au XIIIème siècle une nouvelle église Sainte-Foy. Mais cette dernière église n'existe plus : on l'a démolie en 1892 pour tracer un boulevard. Demie atteinte seulement au souvenir de sainte Foy, cependant, puisque depuis des siècles la mémoire de la jeune martyre agenaïse était liée, vous le savez, au monastère de Conques, en Rouergue.

Le vol des reliques

Naturellement, c'est de ce transfert d'Agen à Conques, de cette translation – pour employer le terme technique des hagiographes – que je dois m'expliquer maintenant. Ce que je vais faire, en somme, maintenant, c'est m'intéresser à la vie posthume, absolument extraordinaire, de cette fillette-martyre de douze ans. J'entre évidemment dans un terrain non moins délicat que le précédent, mais pour d'autres raisons. Nos contemporains, qui ne croient que ce qu'ils voient – et qui ne voient pas bien loin –, sont mal équipés pour comprendre la communion des saints, et souvent stupéfaits du rapport de nos anciens avec le ciel, avec l'invisible.

Mais l'Antiquité et tout le Moyen-âge se sont passionnés pour ces frères aînés, ces habitants de l'Eglise d'en haut que sont les saints. Pas de communauté chrétienne, pas d'église, pas de chapelle, pas de monastère sans la présence chaleureuse, protectrice, guérissante des saints. Et la meilleure manière – humaine certes, touchante – qu'on ait eu de s'assurer que l'âme et la puissance des saints d'en-haut étaient acquises aux vivants d'en-bas, c'était d'en posséder le corps enseveli, tout près de soi. Et à défaut du corps tout entier, un morceau du corps, ou un tissu qui l'aurait touché. Oui, cela s'appelle une relique, et que se mette à rire s'il veut celui qui n'a jamais caressé avec émotion, un vêtement ou un objet aimé par un être cher disparu. On fait aujourd'hui encore (comme le frère de la princesse Diana en Angleterre) commerce de relique. On en fait avec le maillot de Zidane ou avec les vêtements de Maria Callas, qui se sont vendus à Drouot, en décembre 2000 pour des sommes astronomiques. Pourquoi pas ? C'est sans doute humain. Mais c'est aussi un geste chrétien : le corps déchiqueté de cette petite sainte Foy, enseveli par des fidèles au soir de son martyre, objet d'un culte chrétien sur son tombeau, couvert d'une basilique par l'évêque d'Agen Dulcidius au Vème siècle, est devenu à son tour, pour la piété médiévale, une précieuse relique. Et c'est à cause de cet amour passionné des chrétiens du Moyen-âge pour les reliques, que le corps de sainte Foy a voyagé de la paisible cité d'Aquitaine jusqu'au monastère bénédictin de Conques en Rouergue.

Mais pour dire les choses comme elles se sont passées, les reliques de la jeune martyre d'Agen ont été dûment volées par les moines de Conques. Pieux cambriolage évidemment mais cambriolage tout de même. Le fait est coutumier et a été très bien étudié par les médiévistes, récemment par Nicole Hermann-Mascard ou Patrick Geary. On a identifié quantité de voleurs professionnels comme ce Deusdona, un diacre de Rome du début du IXème siècle, fin connaisseur des catacombes et des cimetières de la Ville éternelle, qui ratissait les tombeaux des martyrs romains, quartier par quartier, pour fournir les églises franques, de l'autre côté des Alpes, où l'on manquait cruellement de reliques. D'autres opéraient à moins grande échelle, mais sans beaucoup plus de scrupules. Les marchands vénitiens, également, en contact avec les reliquaires de Byzance, étaient d'excellents voleurs.

De toutes façons, comme personne ne voulait se séparer de reliques véritables, il valait mieux voler les reliques dans les tombeaux que les acheter à de possibles faussaires : l'authenticité était mieux garantie. Ensuite, on publiait sans vergogne le récit de cette translation, ou de ce saint brigandage, ce *furtum sacrum* et chacun venait joyeusement vénérer les reliques, nouvelles venues, sans s'offusquer de la manière dont le sanctuaire se les étaient procurées. On connaît donc, par un récit du IXème siècle, l'identité du voleur des reliques de sainte Foy, un clerc nommé Aronide, que les moines de Conques, désireux d'affermir le prestige de leur monastère, envoyèrent à Agen dérober les reliques. La chose n'était pas simple, les reliques bien gardées. Il fallut dix ans de persévérance à cet Aronide pour conquérir l'estime et la confiance du clergé local, jusqu'au jour où on lui confia la charge de gardien des reliques de la basilique agenaïse. La charge... et les clés ! Il profita d'un jour de fête d'Epiphanie, où le clergé d'Agen avait conclu la célébration

La Bibliothèque de www.mondaye.com

par un repas solennel et probablement assez arrosé, pour dérober les ossements, et fausser compagnie à ses collègues.

Lamentations et poursuites n'eurent aucun résultat, la manœuvre patiemment et finement réussie avait acquis pour toujours à l'église de Conques, les reliques de sainte Foy. Les récits médiévaux de translations de reliques, furtives ou non, font parfois état des protestations du saint, qui n'aime pas être dérangé et qui, par exemple, se fait lourd comme la pierre pour ennuyer ses convoyeurs. On ne sache pas que sainte Foy ait protesté ainsi. C'est un des charmes de la jeunesse que d'aimer les voyages. La petite sainte arrive dans le Rouergue très volontiers, si l'on en croit les miracles qu'elle accomplit déjà pendant la translation. Peut-être devine-t-elle aussi que l'attendent à Conques ces parures d'or et de pierreries dont on verra qu'elle était friande. Mais on pardonnera cette jeune fille du Ciel une coquetterie que la jeune fille de la terre n'a guère eu le temps de développer. Et puis ce n'est pas le moindre charme d'un saint que d'avoir quelques défauts. D'ailleurs la sainteté se gagne-t-elle à force de vertu ou à force d'amour ?

J'ai eu l'air de plaisanter, comme si une sainte pouvait être coquette ? En réalité le propos est très sérieux, car dès maintenant je voudrais souligner un phénomène curieux, assez original dans la galerie des saints anciens, un phénomène déjà repéré par les chrétiens du Moyen-âge et bien étudié par la science hagiographique contemporaine – je pense aux travaux d'une médiéviste américaine, Amy Remensnyder, par exemple. Cette jeune sainte Foy médiévale qui va désormais siéger à Conques est une sainte plaisante et qui aime les plaisanteries. L'écolâtre Bernard d'Angers parle, à propos des miracles de la sainte agenaise, de *joca*, un mot latin qui signifie, badinages, jeux. Et cet écrivain médiéval s'étonne de leur *novitas* : on n'a jamais encore vu, dans l'histoire de la sainteté, des miracles aussi coquins, aussi blagueurs. J'y reviendrai dans un instant.

A partir de l'arrivée de sainte Foy à Conques, vers le milieu du IX^{ème} siècle, le monastère devient un sanctuaire incontournable comme on dit aujourd'hui. Les moines de Conques ont su profiter de la présence des reliques de sainte Foy, en bons gestionnaires d'un sanctuaire désormais très fréquenté. Le trésor dont nous avons la pièce majeure sous les yeux nous le prouve. Mais je crois qu'on ne s'abuserait pas en parlant aussi du génie publicitaire de la communauté bénédictine. Assez vite, les miracles de sainte Foy, qui se multipliaient en faveur des pèlerins ou dévots du voisinage, sont devenus légendaires. La petite sainte guérissait généreusement les boiteux ou les aveugles, et les moines, qui voyaient bien où se situait leur intérêt, invitaient les miraculés à s'installer à proximité du sanctuaire pour raconter leur histoire et témoigner en faveur de la puissance de la sainte. La véritable aubaine de la communauté, cependant, fut un homme nommé Bernard d'Angers, dont je dois dire quelques mots maintenant.

Bernard d'Angers

Par chance pour nous, Bernard d'Angers nous a raconté quelques éléments de son parcours personnel. Il est un clerc savant, il a été formé par le fameux évêque Fulbert de Chartres, et en 1010, il est rappelé à Angers par son propre évêque, Hubert de Vendôme, pour enseigner à son tour, dans l'école-cathédrale de Saint-Maurice. Il mène alors la vie prenante d'un écolâtre, une sorte de recteur de faculté d'aujourd'hui.

De son tempérament, retenons qu'il est – selon son propre aveu - un « nordique » : plutôt froid, plutôt rationnel, moins porté à l'exagération ou à l'enthousiasme que les méridionaux. Son livre le montre cependant doté d'une foi vive, d'une culture étendue. C'est un esprit curieux et observateur, un philosophe non dénué d'humour, et, cachant un peu son jeu, un écrivain fort subtil.

Sa curiosité pour sainte Foy, à l'en croire, date du séjour à Chartres. Il y avait pour habitude, raconte-t-il, de se retirer souvent dans la petite église de Sainte-Foy-hors-les-murs, pour écrire et méditer. Par parenthèse, la présence d'une église dédiée à sainte Foy aussi au nord que Chartres vers l'an Mil prouve combien son culte avait fait des progrès depuis l'épisode de sa translation à Conques.

A la table de l'évêque Fulbert aussi, on parle de sainte Foy, on se raconte l'histoire de la petite martyre et on s'entretient des nombreux miracles opérés par les reliques dans le monastère de Conques. Bernard est frappé de leur nombre et aussi de leur nature, un peu trop extraordinaire pour lui (il emploie le mot : *inaudita*, *inouï*). Comment d'ailleurs, se demande-t-il, ajouter foi à des colportages populaires ? C'est ainsi

La Bibliothèque de www.mondaye.com

qu'il fait le vœu d'aller un jour sur place, et de vérifier toutes ces prétendues merveilles. Probablement au cours de l'année 1013, Bernard se met en route vers Conques. Il va passer un mois dans l'abbaye, priant, observant et questionnant, notant brièvement ce qu'il voit sur des feuilles de parchemins. De retour chez lui, sans perdre de temps, mais plus à loisir et en utilisant ses nombreuses notes, Bernard compose le Premier Livre des miracles de la sainte. L'ouvrage contient trente quatre récits de miracles.

Immédiatement aussi, il utilise ses hautes relations pour en assurer la diffusion. L'Épître aux moines qui sert d'épilogue à son recueil parle des prestigieux lecteurs du manuscrit à peine achevé : des chanoines de Noyon, l'évêque Hubert d'Angers, l'évêque Gautier de Rouen, l'illustre Jean Scot. Tous sont frappés, dit-il, par la puissance extraordinaire de la petite sainte. Au point même que l'écolâtre Raynaud de Tours, se sentant malade, a saisi le volume et se l'est appliqué sur la tête, comme on ferait du livre des Évangiles, afin de guérir !

Fort du succès de cette œuvre littéraire de dévotion, et décidément passionné par la petite sainte, il retourne à Conques une deuxième fois, à une date qui reste indéterminée (entre 1013 et 1020), puis une troisième fois en 1020. A chacun de ces deux nouveaux voyages, il recueille la matière de six puis neuf nouveaux récits, qui, mis ensemble, forme l'actuel Deuxième livre des miracles de sainte Foy. Plus tard, après la mort de Bernard, un moine de Conques prendra la plume pour continuer l'œuvre, ajoutant deux nouveaux livres de miracles. Les historiens actuels les datent des années 1030-1045.

Bernard est un témoin exceptionnel pour plusieurs raisons. Et d'abord pour une raison qu'on n'avait pas encore clairement élucidée. Une historienne de l'art avisée, Claire Delmas, a émis une hypothèse, fort intéressante, sur le premier pèlerinage à Conques de Bernard d'Angers. Il pourrait bien s'agir d'une sorte d'enquête canonique (officieuse plus qu'officielle) sur la pratique – inquiétante pour les théologiens lettrés du Nord de la France – de la vénération de ces statues d'or du Midi. La coutume, déjà ancienne, de fabriquer des « Majestés » a sans doute alors besoin d'être légitimée, sanctionnée par les observations d'un théologien compétent. Bernard sait parfaitement que la représentation des saints – du Christ d'abord, puis des saints – est tout à fait dans la tradition de l'Église, confirmée par le concile de Nicée II de 787. Mais l'écolâtre n'est familier de l'usage du bois, de la pierre ou du métal que pour les représentations du Christ en croix, et il se demande si la prolifération méridionale des statues de saints n'est pas une déviation. Le culte rendu à cette statue d'or en trois dimensions, fabriquée pour y insérer des reliques, ne lui paraît pas d'emblée évident, pour ne pas dire qu'il le choque profondément.

Sur la route déjà, Bernard a fait halte dans diverses églises d'Auvergne, qui toutes possèdent une statue d'or ou d'argent de leur patron, renfermant des reliques du saint. A Saint-Géraud d'Aurillac, raconte-t-il, il a vu sur l'autel la statue du saint resplendissante d'or et de pierreries, dont les yeux le regardent fixement. Il avise alors son compagnon de route, l'écolâtre Bernier (un intellectuel comme lui) et se moque : « On croirait voir Mars ou Jupiter ». Mais quand il arrive à Conques, voyant la foule compacte prosternée devant la Majesté, terrifiante, dans le sanctuaire, à la lumière des cierges, il se croit transporté aux temps du plus pur paganisme. Il jette un regard entendu à son compagnon : « Encore une déesse païenne ».

Avant d'être convaincu par la sainte, il est donc choqué par sa représentation, qui lui rappelle Vénus ou Diane. Il voit une abbaye méridionale toute embarrassée de pèlerins démonstratifs, simples et naïfs qui tournent autour de la Majesté. Et le spectacle a de quoi le déconcerter, comme le voyageur moderne, un peu prévenu contre les dévotions populaires, ressentira quelque malaise à Lourdes ou à Fatima.

Revenu ensuite de ce qu'il appelle, à dessein, son « étroitesse d'esprit d'alors », il fait mine d'expliquer ses torts, afin de convaincre ses lecteurs du Nord. Il raconte à ce sujet l'histoire d'un clerc nommé Odalric « qui s'estimait plus savant que les autres ». Ce clerc s'échinait à décourager les pèlerins de prier devant la statue. Or la nuit suivante, la sainte lui apparaît pendant son sommeil, indignée : « Misérable, dit-elle, pourquoi jettes-tu le blâme sur ma statue ? ». Et elle se met à frapper le clerc à coups de bâton. Le lendemain, Odalric a juste le temps de raconter son rêve, avant d'expirer, atteint, dit Bernard, « par la vengeance divine ».

On ne sait pas quel rôle a joué dans la « conversion » de Bernard cette affreuse histoire, qui lui a été racontée, non sans malice, par le moine Adalgerius, doyen et bientôt abbé du monastère de Conques. Mais

La Bibliothèque de www.mondaye.com

ce qu'on voit bien, à lire l'auteur du Liber, c'est que tout en restant un intellectuel, il est passé assez vite dans le camp des simples, qui vénèrent la relique dans la statue sans se poser de questions. La statue et la sainte, dans son récit, se confondent désormais. Ce n'est pas qu'il accorde un quelconque pouvoir à la statue en elle-même bien sûr, mais plutôt à la présence de la relique – et spécialement celle du crâne, la plus significative peut-être, pour les médiévaux. Toute la puissance – la vertu – de la sainte, réside dans cette statue.

En fait, Bernard découvre à Conques que les statues-reliquaires ne sont pas d'inquiétantes résurgences du paganisme, mais plutôt la version occidentale, par le culte des reliques interposé, des icônes de l'Orient. Il n'y a, somme toute, qu'à encourager et louer cette coutume, précieuse, parmi le peuple simple. Le message, adressé aux lettrés du temps, devait être clair.

Mais Bernard d'Angers est un auteur fort intéressant pour nous pour une autre raison. Car il a le souci, rappelé maintes fois dans son livre, de passer pour un « témoin oculaire ».

On a souligné que c'était un thème récurrent d'un de ses grands inspirateurs : Sulpice Sévère, le célèbre biographe de saint Martin, au IV^{ème} siècle, insiste sur la qualité de ses renseignements, qu'il a vus de ses propres yeux ou qu'il tient de première main de témoins fiables. Après lui, le « témoignage oculaire » est devenu un topos traditionnel de l'hagiographie médiévale. Bernard, à cette école, clame sans cesse l'authenticité de ses récits de miracles. Il faut reconnaître qu'il a payé le prix de cette authenticité, par de longs séjours sur place, par l'interrogation assidue des témoins, la confrontation des bénéficiaires de ces miracles.

Un témoin oculaire

Dès son arrivée, il a été mis en rapport avec Guibert, le plus célèbre miraculé de sainte Foy, ce qui n'était d'ailleurs pas très difficile, puisque le bonhomme vivait d'aumônes alentour du sanctuaire. Bernard annonce la couleur : Cet aveugle guéri, je le connais personnellement ; il est devant moi en ce moment même ou j'écris son récit, dont la vérité est attestée par la province toute entière. On ne peut pas faire plus « vrai » ! Le vieux miraculé a donc raconté son histoire en détail à Bernard, qui la rapporte avec verve. L'aventure a commencé près de trente ans auparavant, avec un atroce malheur. Guibert, jeune encore, vivait à Espeyrac, non loin de Conques, où il était l'intendant d'un de ses parents nommé Géraud, dont il administrait habilement les affaires. Il s'en vint un jour à Conques, revêtu des insignes de pèlerin, faire ses dévotions à sainte Foy. Comme il s'en retournait chez lui, après avoir assisté à la vigile de nuit et à la fête du jour, il fut arrêté sur le chemin de son pays par son maître, à cheval, irrité d'une violente colère contre lui. Géraud s'était mépris, et soupçonnait son intendant de vouloir lui ravir une conquête féminine. Malgré les protestations d'innocence de Guibert et ses insignes de pèlerin, qui devaient le protéger ipso facto de tout danger, Géraud fait saisir le malheureux intendant par trois de ses sbires, et lui arrache les yeux de la tête, les jetant à terre. (On admirera au passage les mœurs policées de l'époque.) C'est alors qu'une colombe apparaît, devant ces barbares muets de surprise, et saisissant les yeux sanglants, s'envole à tire d'ailes dans la direction de Conques.

Intrigué par ce dénouement, Géraud est vite transpercé de remords, mais le mal est fait, irréparable. La vie reprend son cours, et Guibert, dont les plaies ont fini par se cicatriser, devient une sorte d'amuseur public, à coups de propos bouffons. La profession est lucrative et il ne manque pas de succès, jusqu'à en oublier presque son malheur. Or, à un an de là, pendant son sommeil, la sainte martyre lui apparaît. Bernard d'Angers rapporte le portrait détaillé de la vision nocturne : Elle se montra avec la jeunesse qu'elle avait à l'époque de son martyre. C'était une jeune vierge de taille enfantine, au regard angélique et candide, au teint blanc relevé de rose, d'un port majestueux et d'une beauté ineffable. Penchée sur le visage de Guibert, elle lui caresse doucement la joue droite et dit : « Guibert, dors-tu ? » - « Qui êtes-vous ? » - « Je suis sainte Foy » - « Madame, quel motif vous amène à moi ? ». Et les voici en grande conversation. Sainte Foy s'enquiert des états d'âme de Guibert, et lui explique que le Seigneur a été courroucé du crime atroce qui l'a frappé. Elle a prié et obtenu la guérison. Aussi, l'invite-t-elle à se rendre à Conques le lendemain, vigile de la fête de son martyre. Guibert n'aura qu'à acheter deux cierges, en offrir un à l'autel du Saint-Sauveur et l'autre à celui de ses reliques. Alors, il recouvrera la vue.

La Bibliothèque de www.mondaye.com

Le lendemain, Guibert, prosterné devant l'autel de la sainte, passe la nuit en prière. Au milieu de la nuit, l'aveugle semble voir deux globules étincelants descendre d'en haut, et les sent se fixer dans l'orbite de ses yeux disparus. Etourdi, il sombre dans un profond sommeil. Réveillé par le chant des matines, il voit les luminaires briller dans l'église, et les fidèles circuler dans l'ombre. Stupéfait, il porte la main à ses yeux retrouvés, et comprend qu'il est guéri. Reconnu par les gens qui le connaissaient, il est congratulé, et la foule l'entoure bientôt, partageant sa joie, criant au miracle, chantant la louange de sainte Foy.

L'événement fit, sinon le tour du monde, du moins celui de la province, et Guibert devint célèbre. On ne l'appelait plus que « Guibert l'illuminé ». Bernard d'Angers raconte que l'abbé Arlaldus II, dans le but de le fixer et de l'occuper, lui confia un emploi dans l'église : rien moins que la direction de la vente des cierges, dont il se faisait une consommation considérable à Conques. On peut lire entre les lignes du récit que les moines ont saisi là une chance de promotion extraordinaire du pèlerinage en gardant sous la main, pour vanter la puissance de sainte Foy, un miraculé considérable.

Mais ce véritable roman a une suite, car le talent commercial de Guibert était également considérable. Les affaires allaient trop bien, Guibert devenait riche et il tomba, dit pudiquement notre auteur, dans le désordre. Voilà qui probablement ne faisait plus l'affaire de la communauté : un miraculé qui s'adonne au vice ne concourt pas à l'image de marque d'un sanctuaire. Mais sainte Foy veillait. Comme vexée de l'ingratitude de Guibert, elle le priva de la lumière d'un œil. Humour, tout juste un peu morbide, d'une sainte courroucée. Et le nouveau borgne, confus, reprit le bon chemin de la moralité, recouvrant la vue, se rasant la tête et s'essayant du coup à la vie du cloître. Plusieurs fois retombé dans le vice, il était chaque fois averti par la sainte qui le frappait à demi de cécité. A la fin, ce furent les moines qui se lassèrent, et le mirent à la porte, où il resta, vivant d'aumônes, réduit à l'indigence.

Bernard, cependant, s'était attaché à Guibert. A son second voyage à Conques, il s'empresse de demander des nouvelles de l'infortuné miraculé, et le rencontre à nouveau. Voici comment ils se quittent : Je me disposais à m'en retourner et Guibert versa d'abondantes larmes sur mon départ : « Vous me quittez, mon père », me dit-il, « vous avez été mon bienfaiteur. Je suis accablé de vieillesse et je sais que je vous vois pour la dernière fois ». Je baisais alors jusqu'à trois et quatre fois ses yeux, objet d'un si grand miracle, et je lui dis adieu pour la dernière fois. Tout l'homme médiéval est là, dans ce dernier geste. Le savant théologien, l'intellectuel patenté, embrasse avec foi et respect – comme sûrement l'ont fait bien d'autres pèlerins avant lui – les yeux du pauvre Guibert. Car il s'agit de toucher de près, au plus près possible, les merveilles divines, ces instants incroyables où le ciel a rencontré la terre. Bernard, en embrassant les yeux de Guibert, fait un geste de vénération qui va loin au delà de la personne du pauvre « Illuminé ».

Bernard, en tous cas, se présente donc à nous non pas comme un savant de cabinet, étudiant les miracles sur dossiers, mais comme un homme de terrain, analysant les faits sur place, combinant périlleusement la distance critique et l'émotion admirative. Une touchante histoire marque son désir d'être dans le vif du sujet. Il aurait voulu être le témoin direct d'un prodige opéré par sainte Foy : il rêvait de voir la sainte en action. Or un soir, parmi d'autres pèlerins venus de différentes régions, il a remarqué une pauvre veuve qui avait amené sa fille aveugle, pour en obtenir la guérison. Tandis que les deux femmes veillent en prière devant les reliques de la sainte, Bernard est allé se coucher dans l'appartement que les moines lui réservent dans le monastère. Et voici que la jeune fille, au cours de la nuit, recouvre la vue. Vite, les gardiens de la basilique et les moines qui veillaient près des pèlerins se précipitent à son logement : Venez, disent-ils. Vos vœux sont exaucés, ami privilégié de la sainte ; voici le miracle dont vous lui demandiez d'être témoin avant votre départ. Il n'était pas juste, disiez-vous, qu'étant venu de si loin pour être l'historien de ses miracles, vous n'obteniez pas la faveur d'être témoin oculaire de l'un d'entre eux. Venez et voyez.

Bernard se lève d'un bond, et court – en oubliant, confesse-t-il, qu'il ne convient pas de courir dans les cloîtres ! – et se précipite à la basilique. La jeune fille est là, encore toute surprise, à compter les cierges allumés. Bernard lui tend un denier pour lui faire l'aumône. La jeune voyante regarde la pièce, et la prend avec reconnaissance.

Ce récit, inséré habilement, presque sans en avoir l'air, au sein des autres récits de miracles, atteste autant de l'authenticité du témoin que du génie de Bernard. Il se met lui-même en scène, portraiturant sa propre naïveté et son propre étonnement de ce qu'il voit, pour que le lecteur le moins enclin à le croire soit

La Bibliothèque de www.mondaye.com

emporté par l'enthousiasme communicatif des récits. Bernard, en définitive, se présente mieux que comme un auteur fiable : il se désigne plutôt, humblement, comme le premier à convaincre, le premier destinataire de ses propres récits. Si bien que la riche collection de miracles qu'il a faites mérite encore d'être regardée un moment.

Les facéties d'une sainte aimable

Sainte Foy est une sainte aimable. Elle joue près de ses fidèles le rôle de tous les saints du moyen âge : elle console, elle protège des dangers de la route, elle guérit les malades – avec une spécialité pour les aveugles – et même elle ressuscite. On peut la prier et se voir exaucé pour mille raisons. Un des aspects sur lesquels je voudrais insister ce soir, parce qu'il me touche davantage, est celui de la libération des prisonniers.

De cet aspect, Bernard d'Angers souligne même qu'il est le genre de prodiges le plus familier à sainte Foy. Les moines de Conques, à qui l'écrivain reprochait de ne pas avoir noté le nom des prisonniers libérés par la sainte, se défendaient en disant qu'ils étaient trop nombreux. Les prodiges de ce genre étaient si courants qu'ils s'y étaient habitués et n'y donnaient même plus leur attention. Les fers et les chaînes s'accumulaient dans l'église, et Bernard en a vus, de ses propres yeux, suspendus aux sculptures du portail.

Les récits de délivrance de prisonniers ne précisent pas pour quelles raisons les bénéficiaires des miracles étaient enfermés. L'écolâtre dit seulement que sainte Foy ne distingue pas entre l'innocent et le coupable. C'est là un trait tout à fait intéressant. J'ai rencontré autour du monde carcéral bien des gens – chrétiens notamment – qui auraient volontiers donné de l'aide ou une marque de sympathie, épistolaire par exemple, à l'un ou l'autre des 50 000 détenus de nos prisons françaises, mais à condition de savoir un peu pourquoi le détenu était derrière les murs. Pour savoir, en somme, s'il méritait ou non leur sympathie. Or la question n'est pas là : c'est la misère elle-même de l'enfermement qu'il faut soulager et adoucir. Le jugement, lui, est déjà rendu.

C'est d'ailleurs une tradition hagiographique répandue : tous les saints de l'Antiquité chrétienne et du Moyen Âge se sont toujours distingués par leur compassion pour les prisonniers. Le poète Venance Fortunat raconte qu'Aubin, le saint évêque d'Angers, passant près d'une des portes de la cité, entend les prisonniers gémir dans la tour. Emu, il prie le comte local de les libérer. Sur son refus, il les élargit lui-même, par un miracle. Martin de Tours, Germain d'Auxerre, Aignan d'Orléans sont aussi des saints amis des prisonniers.

Ainsi la petite sainte Foy, qui a peut-être connu lors de son arrestation à Agen, la rigueur d'un cachot, est-elle sensible à la solitude des prisonniers.

J'aime spécialement l'histoire de cet Hadimar, jeté un soir dans une prison par la jalousie du seigneur d'Avallène et condamné (sans autre forme de procès) à être pendu le lendemain. Le Liber raconte que le prisonnier, au fond de sa prison obscure et souterraine, songeant au sort qui l'attendait, ne pouvait trouver le sommeil. Or, vers minuit, une vierge d'une beauté surnaturelle lui apparut. Il pensa tout d'abord qu'il s'agissait d'une habitante du château. Mais la jeune fille n'avait aucun flambeau à la main, et la clarté dont elle brillait était inexplicable. Elle s'approcha de lui et demanda doucement pour quel crime il avait été jeté là. L'infortuné expliqua son malheur et demanda : « Qui êtes-vous donc ? – Je suis sainte Foy que tu as invoquée. Demain, tu subiras le supplice auquel tu as été condamné, mais ne cesse pas de m'invoquer, jusque sur la potence, et le Maître de la vie t'arrachera à la mort ». La vision disparut, laissant le prisonnier tout tremblant, et cependant le cœur rempli d'une étrange paix. Le lendemain, le bourreau conduisit Hadimar à la potence. La corde serrait déjà le cou du malheureux. On procéda à la pendaison, une fois, deux fois, trois fois : mais à chaque manœuvre, la corde se balançait dans le vide, et le prisonnier se retrouvait délié, à terre, sain et sauf. Les assistants crièrent enfin à un miracle de sainte Foy, et le seigneur d'Avallène, touché de repentir, demanda pardon à sa victime : et tous deux, bras dessus, bras dessous, de se rendre à Conques aux pieds de la statue d'or de sainte Foy, qui pour l'implorer, qui pour la remercier.

La plus belle histoire racontée par Bernard est celle du prisonnier du château de Perse, en Rouergue. Le château, dit-il s'élève parmi des rochers escarpés, et au sommet, le donjon, dont le mur descend à pic sur une jolie vallée plantée de vignes. Le seigneur Amblard s'est emparé d'un chevalier – on ne sait pourquoi –

La Bibliothèque de www.mondaye.com

et l'a jeté dans le cachot situé en haut du donjon, chargé de lourdes chaînes, et gardé par trois geôliers. Amblard et les siens habitent un appartement contigu à la geôle.

Or, le chevalier détenu professe une grande dévotion à sainte Foy, qu'il prie continûment. Ayant obtenu, contre otage, un élargissement provisoire sous prétexte d'une affaire pressante, il se rend à Conques, aux pieds de la sainte. Le pèlerinage accompli, il s'en revient sous les fers. Une nuit qu'il se lamente, proche du désespoir, sainte Foy lui apparaît, éclatante de beauté et de jeunesse. « Qui êtes-vous » demande le prisonnier éberlué ? « Je suis sainte Foy. Vos larmes m'ont vaincu, et Dieu m'envoie vous délivrer. Forcez la porte de la galerie et jetez-vous par la fenêtre du haut de la tour ». Facile à dire ? Le prisonnier, encouragé, profite de l'assoupissement des geôliers, mais le cliquetis de ses fers réveille tout le monde : l'opération a raté. Plus tard dans la nuit, sainte Foy récidive, et le presse de renouveler sa tentative. Rampant péniblement, par la porte de la galerie qu'une servante a curieusement ouverte, il se traîne jusqu'à la fenêtre. Il hésite, évidemment, épouvanté par la hauteur du précipice. Mais la petite sainte est là, encourageante. Et le chevalier, mettant les pieds dans le vide, s'élanche. O merveille : porté comme sur des ailes, il touche mollement le fond des rochers, et de bonds en bonds imprévus, le voici dans la douce plaine.

Entre temps, Amblard s'est réveillé, et comme dans le meilleur film d'action, voici toute la garnison ameutée. Les gardes sont d'ailleurs peu pressés d'aller recueillir un corps qu'ils croient en bas en bouillie. Les torches s'approchent du pauvre chevalier, cependant, et le fugitif, dans la plus grande anxiété, aperçoit alors une monture qui semblait l'attendre. Comme il peut, toujours entravé, il s'élanche sur l'animal, de travers, et la monture, quoique d'allure modeste, se révèle être un merveilleux coursier. Après une longue chevauchée de huit mille, il réussit à briser ses chaînes. La bête a disparu, miraculeusement. Et il reste au chevalier à se rendre à pied jusqu'à Conques, portant sur ses épaules ses chaînes brisées. Quand il entre dans l'église, enfin, ce sont des acclamations et des chants de triomphe.

Ce récit de Bernard est suivi, dans les livres du moine anonyme de Conques de plusieurs autres semblables récits de délivrance. Par exemple celui de ce jeune homme de Conques, nommé Hugues, que ses ennemis avaient enfermé dans un réduit ténébreux, soumis à la faim et au supplice d'une énorme chaîne qui le rivait à une sorte de tonneau à grain. L'auteur du Liber en est lui-même ému, et convient qu'un pareil traitement destinait le pauvre Hugues à une mort certaine et proche. Mais voici que la sainte lui apparaît en songe, et l'invite à se sauver. Ne doutant pas de la vérité de sa vision, il reprend courage, découvre un pieux pour défoncer le tonneau auquel il est attaché, et creuse ensuite sous la porte de la prison le passage qui lui permet de se sauver. Rien ici de tout à fait surnaturel, mais plutôt l'aide reconfortante de la sainte, l'encouragement qui permet de ne pas désespérer de la situation.

En fait, dans ce cas et dans bien d'autres récits, la sainte apparaît surtout proche et compatissante. Le Liber est plein de ces seigneurs qui se capturent les uns les autres, afin de ravir les biens d'autrui ou d'obtenir des rançons considérables. Pas d'invention d'auteur, hélas, dans le récit de ces horreurs. On croit aujourd'hui avoir atteint, dans ces XXe siècle et XXIe siècle des sommets de cruauté, mais dans cette jungle humaine de l'an Mil, on voit les pires exactions. Ce sarrasin sadique du château de Balaguer qui enferme le paisible bourgeois Oliba dans une niche étroite et place autour de sa tête des piques de fer qui l'empêchent de prendre nourriture ou repos ou même de faire un geste. Ce chevalier Robert, comprimé dans une cage de bois et nourri de pain moisi par le noble seigneur de Roche d'Agoux. La petite sainte Foy passe et repasse entre ces beaux sires, rendant l'espoir aux désespérés de leur sort.

En des temps rudes, où la gendarmerie nationale, la sécurité sociale, les tribunaux et les avocats, les vaccins et la médecine préventive n'existent pas, comment peut-on vivre ou survivre sans invoquer l'assistance de plus fort et meilleur que soi, non pas l'assistance de Dieu directement, mais celle des habitants du ciel, tout de même ?

Que ce soit le prisonnier qui l'invoque ou le malade qui la supplie, les réponses efficaces de sainte Foy ouvrent en définitive un véritable monde sous nos yeux : celui d'une aventure partagée entre les membres visibles de l'Eglise et ses membres invisibles. Je crois qu'en opérant de nombreux miracles, qui paraissent si étonnants à notre mentalité moderne, les saints faisaient beaucoup mieux qu'une magie bénéfique dispensée au hasard. Ils construisaient la civilisation.

La Bibliothèque de www.mondaye.com

Autour d'eux, les pèlerinages devenaient des monastères et des cités, des lieux de dévotion, de culture et de savoir. Et puis leurs tombeaux ou leurs reliques étaient un recours pour la faiblesse humaine : il me semble que la leçon des saints – qui dans leurs miracles ne faisaient pas de différence entre les petits et les grands de ce monde – était une grande leçon sociale. La Charte des Droits de l'Homme – et autres textes vertueux – ont d'abord été écrits sur le tombeau des saints. Leçon éminemment théologique que les miracles des saints : les foules y ont appris – et y apprennent encore – la foi, l'espérance et la charité. A l'école de la petite sainte Foy, les innombrables pèlerins de Conques venaient chercher l'assurance qu'ils étaient, en dépit de tout, aimés de Dieu.

Un autre aspect, tout à fait intéressant et un peu problématique, de la vie posthume de sainte Foy, c'est – j'y ai fait allusion déjà – le côté blagueur de la petite sainte. Je pense par exemple à cette plaisante histoire (que je n'ai pas racontée dans le livre, j'aurais dû le faire) de la procession des reliques de sainte Foy à Molompize. On promène souvent les reliques sur les terres d'une abbaye au moyen âge, pour protéger le domaine, et pour montrer aux habitants du lieu que les saints veillent sur le patrimoine monastique. C'est aussi l'occasion pour les gens du pays de toucher les reliques, de prier sainte Foy qui leur rend visite. La communauté est donc sortie en grande pompe, avec les cierges, la musique, et on a processionné toute la journée. Les moines sont épuisés le soir, et ils font halte sous un arbre, pour pique-niquer en somme, avant de rentrer au monastère. Il y a un tas de gens autour qui prient, et ce jour-là, sainte Foy a déjà fait beaucoup de miracles, beaucoup de guérisons pour les gens. Et à chaque fois que les moines se mettent à attaquer leurs victuailles, sainte Foy fait un nouveau miracle, et les moines doivent laisser leur pitance pour se relever et chanter encore. Sainte Foy leur joue ce tour plusieurs fois, si bien qu'ils sont obligés de rentrer à jeun au monastère !

Je pense aussi au moine Gimon, qui était chargé de la garde du sanctuaire de Conques et qui dormait souvent dans l'église. Ce Gimon était un ancien soldat, dont Bernard d'Angers raconte qu'il avait toujours son armure accrochée au pied de son lit, dans le dortoir des moines. Il avait beau s'être converti à la vie monastique, il gardait toujours son tempérament naturel, et il aimait la bagarre. Il entretenait avec la petite sainte, qu'il connaissait bien, des disputes infinies, comme on voit parfois dans les vieux couples.

Gimon faisait donc les veilles de nuit dans l'église abbatiale, pendant lesquelles il fallait souvent rallumer la lampe du Saint-Sacrement. Comme Gimon avait un peu trop bon sommeil, il finissait par s'endormir, et sainte Foy veillait à sa place, et le moine entendait une douce voix qui le prévenait que la lampe s'était éteinte. Mais lorsqu'il approchait du luminaire, une main mystérieuse rallumait la lampe sous son nez. Sainte Foy s'amusait, coquine, et Gimon éclatait en récriminations, dit le chroniqueur, dans la langue de son idiome natal. Parfois, lassé de ces réveils à répétition, il capitulait et, renonçant à dormir, se plongeait dans la prière et la psalmodie jusqu'au petit matin.

Question de l'historien : pourquoi sainte Foy s'amuse-t-elle ? Que veut dire Bernard lorsqu'il parle, à maintes reprises, des joca (plaisanteries, badinages, jeux) de la petite sainte ? Il y a là un problème intéressant pour qui étudie l'histoire de la sainteté en Occident, car c'est incontestablement une originalité de la jeune martyre agenaise. Au rebours de toutes les saintetés graves, sérieuses, aux miracles poignants ou dramatiques, les prodiges de sainte Foy sont légers, rieurs. Ils n'épargnent aucune catégorie sociale : moines, chevaliers, clercs ou laïcs subissent les facéties de la petite sainte. Parfois, le comique tient dans le geste lui-même de la sainte, parfois c'est plutôt un comique de situation, comme dans le miracle du faucon : le chevalier Gérard avait emprunté à son suzerain un faucon pour chasser, et voici que l'oiseau se perd. Gérard, qui risque de voir ses biens confisqués, est pris de panique et fait un vœu à sainte Foy. L'on se met à table, et voici que tout à coup une oie domestique entre par la fenêtre dans la salle : le chahut qui s'ensuit est salutaire, car le faucon perdu la suivait à la trace, et se précipite aussi dans la maison de Gérard.

Alors, faut-il chercher la raison de ces badinages dans la jeunesse de la sainte, martyrisée enfant, productrice post-mortem de gestes immatures ? C'est possible. Peut-être aussi faut-il tenir compte du sexe, de l'âge et de la condition ecclésiastique – une jeune fille laïque – si originaux par rapport à la majorité des saints connus et vénérés : des hommes, d'âge et de cléricature : souvent de vieux évêques, de vieux ermites ou de vieux moines, peu enclins à rire. Mais la raison n'est pas suffisante. Je pencherais pour l'hypothèse suivante, en m'appuyant sur les belles études d'A. Remensnyder et de S. Foray : l'abondance des faits

La Bibliothèque de www.mondaye.com

suraturels collationnés par Bernard d'Angers dans son *Liber miraculorum* s'apparente plus à une dense forêt de prodiges qu'à un jardin de miracles.

Il y a derrière les « miracles » de sainte Foy quelque chose de la mentalité populaire portée à l'extraordinaire, à la superstition, et à maintes pratiques du paganisme ancien ou médiéval, notamment des rituels de fertilité. Je pense, pour ce dernier point, pas seulement aux moissons ou à la fécondité féminine, mais aussi, par exemple, à cette étrange histoire du chevalier chauve, racontée par le moine continuateur de Bernard. Tombé dans la neurasthénie et dans la régression infantile parce qu'il avait perdu sa chevelure à la suite d'une maladie, ce chevalier auvergnat méprisé par ses voisins ne voulait plus vivre. Entraîné par une vision de sainte Foy à faire le pèlerinage de Conques, il reçoit l'ordre de se laver la tête de l'eau qui aura servi à purifier les mains de l'abbé, lors de l'offertoire. Chose faite, il guérit et retrouve sa chevelure et sa dignité !

De telles pratiques, tout à fait comparables à des rituels magiques païens, laissent penser que l'homme de l'an Mil, en Rouergue, pratique couramment des rites semblables – que sainte Foy soit ou non en cause. Bernard d'Angers (et ses amis du monastère) sont parfaitement conscients du caractère étonnant – trop étonnant ! – de tous les prodiges qui tournent autour de ces reliques extraordinaires. Il y a donc peut-être ici, comme l'Eglise l'a fait en bien d'autres cas au Moyen-Age, une récupération chrétienne, légitimante et explicative, de pratiques folkloriques. Afin qu'on ne lui parle pas de magie, Bernard d'Angers prend les devants : il raconte des joca, facéties de lutin, de petite fée – en d'autres lieux, ce seraient des korrigans. Au fond, il tente de faire évoluer la fascination de ses contemporains pour les prodiges vers la foi chrétienne dans les miracles. La petite sainte Foy passe au milieu des siens, comme en se jouant, et ses badinages disent autre chose qu'un caractère céleste heureux : ils disent à l'homme que la vie même est pleine d'inattendu, de rebondissements, d'heureuses surprises.

Ciel, mes bijoux !

Un dernier aspect que j'annonçais tout à l'heure, et qui n'est pas moins intéressant, est la question des parures. La lecture du *Liber miraculorum* révèle un petit faible de sainte Foy pour les bijoux, les parures, l'or et les pierres précieuses. Peut-être faut-il pardonner à cette jeune fille du Ciel une coquetterie que la jeune fille de la terre n'a guère eu le temps de développer. Et puis ce n'est pas le moindre charme d'un saint que d'avoir quelques défauts.

De toutes façons, c'étaient bien les moines de Conques qui avait commencé : la « Majesté », que nous avons décrite précédemment, était revêtue d'or fin et constellée de pierreries. Le *Liber* de leur ami Bernard était pour les moines une bonne occasion de raconter aux pèlerins qu'un trésor ne se constitue pas par génération spontanée, mais grâce à la générosité des fidèles. Aussi le récit de l'écolâtre d'Angers fourmille-t-il d'allusions plaisantes à la constitution progressive du trésor, et notamment de cette « Majesté », la pièce la plus précieuse de ce trésor. On sait par Bernard que deux colombes d'or enrichies de pierres précieuses, aujourd'hui disparues, ornaient alors les montants du trône de sainte Foy. Ces colombes n'étaient point arrivées là par hasard. Elles appartenaient à un certain Bernard, abbé de Beaulieu en Limousin, qui devint plus tard (1005) évêque de Cahors. Une nuit, sainte Foy lui apparut en songe et les lui demanda. Mais le songeur crut bon d'oublier son rêve au réveil. La sainte revint à la charge une deuxième puis une troisième fois. Comment ne pas obtempérer ? Bernard tenait à ses colombes, cependant, et il entreprit le pèlerinage de Conques en se munissant seulement du poids équivalent d'or. La sainte continua de troubler son sommeil : elle savait ce qu'elle voulait. Lassé, le prélat consentit enfin, et les colombes s'en vinrent orner le siège de la statue.

Bernard d'Angers raconte quantité d'autres prodiges de ce genre, en soulignant que les moines de Conques, encouragés par les dons des fidèles, et pas peu fiers de l'accroissement de leur trésor, avaient vu grand : lorsqu'on refit la table d'or du maître-autel, la quantité de métal précieux qu'exigeait sa dimension mit les réserves à sec. Et sainte Foy n'eut de cesse, quêtant partout, d'approvisionner la communauté.

Attirée par la renommée de sainte Foy, une noble dame s'est mise en route vers Conques. A quelques pas de chez elle, dit Bernard ingénument, il lui revint en mémoire que sainte Foy demandait en songe leur anneau aux pèlerins. La dévote rebrousse chemin, et confie son anneau d'or à sa servante : on n'est jamais

La Bibliothèque de www.mondaye.com

trop prudent. Mais croyait-elle pouvoir tromper sainte Foy ? La nuit suivante, la jeune martyre lui apparaît en songe : – Donne-moi ton anneau ! – Je n'en ai point ! – Mais si, celui que tu as confié à ta servante... Au réveil, elle fit semblant de n'avoir point songé, mais alors ce fut, pendant trois jours, une fièvre telle qu'il fallut s'avouer vaincue. Et la dame d'échanger sa bague contre la santé recouvrée.

Cette histoire encore ? Un petit seigneur local avait perdu son épouse Stéphanie, et la dame en mourant avait légué son anneau à sainte Foy. Mais le seigneur contracta un nouveau mariage, et la seconde épouse, ignorant délibérément le testament de la première, s'adjudgea la bague. Sainte Foy veillait, et le châtement du ciel ne se fit pas attendre. Le doigt de la nouvelle dame enfla tout à coup douloureusement : l'anneau se trouva bientôt enseveli dans la chair vive. Il fallut songer à une opération. Alors, la dame vint prier en larmes dans l'église de Conques, et pendant le chant des matines, l'anneau, forçant le passage, roula sur le sol du sanctuaire. Lestée de la bague, qu'il fallut bien offrir à sainte Foy, la pénitente fut aussitôt délivrée de sa douleur.

Réfléchissons un instant. Quand on a plaisanté un moment sur l'étonnante coquetterie de cette jeune vierge, que reste-t-il de sérieux à dire ? Il faut avouer que ce goût quelque peu immodéré de l'or nous reste assez mystérieux – et Bernard d'Angers lui-même, qui explique cette lubie par la jeunesse de la sainte, en a été gêné. Je suppose qu'une part du message tient à la nature même de l'échange entre Foy et ses fidèles : les anthropologues nous ont appris à repérer, dans toutes les formes de sociabilité, le jeu du don et du contre-don. Pas d'échange véritable sans que chaque partie donne ce qu'elle a de plus précieux. L'or, matériau inaltérable, symbolise à la fois la pureté et l'éternité. Sainte Foy réclame de l'or en échange des autres biens les plus précieux du monde, la vie, la fécondité, la santé. L'échange se fait entre des richesses sublimes.

Peut-être y a-t-il une autre piste d'explication du côté du culte. Le visage de la sainte, répandu dans l'imaginaire du temps, c'est celui de cette Majesté d'or assimilée à la sainte elle-même. La prière des fidèles s'est habituée à la splendeur précieuse qui resplendit à la clarté des cierges. Cette sainte, qui trône sur un autel d'or, réclame un culte au taux de son image. Elle échange ses bienfaits contre la matière même de son visage. Sans préjudice de la gratuité totale des bienfaits ou guérisons accordés aux pauvres, aux prisonniers, aux petits, à ceux qui n'ont rien.

Pas de simonie chez la sainte, qui ne « vend » pas ses miracles et ses prodiges, mais plutôt un appel à considérer, or et bijoux précieux aidant, son charisme à sa juste valeur. La Majesté d'or de sainte Foy dépasse et détrône définitivement toutes les statues païennes de métal précieux. Mais, cela dit, nous restons avec nos questions.

En tous cas, comme vous le voyez, on ne s'ennuie pas avec cette petite sainte, et je suppose qu'au delà des problèmes critiques que nous posent, aujourd'hui, la lecture de ces récits médiévaux : dans sa compassion, sa fraîcheur et son humour, sainte Foy disait vraiment quelque chose du mystère du Christ aux gens du Moyen-âge. C'est ce qui explique le succès considérable de son culte. Je n'ai pas le temps de parler ce soir de l'expansion du culte de sainte Foy, mais vous savez que l'Europe entière s'est couverte d'églises et de chapelles Sainte-Foy. Des centaines de cathédrales ont tenu à honneur d'avoir un autel dédié à Sainte Foy.

On a un peu oublié aujourd'hui que le culte sainte Foy, notamment par le biais des nombreuses possessions de l'abbaye de Conques en France et en Espagne, s'est répandu dans tout l'Occident – et même, par les croisades, jusqu'en Orient : le Livre des miracles de Bernard d'Angers nous parle d'une chapelle dédiée à sainte Foy sur les bords de l'Euphrate. Sainte Foy, très aimée en Italie, en Belgique (à Liège), en Angleterre – elle est la patronne secondaire de Londres – a vu encore son culte passer au nouveau monde, au temps des grandes découvertes. Elle est vénérée depuis le XVII^e siècle au Québec, et par les colons espagnols, elle a pénétré en Amérique du sud : Santa Fe de Bogota, comme vous savez, est la patronne de la Colombie.

Il faudrait une autre conférence pour raconter l'histoire moderne et contemporaine du culte de sainte Foy. Conques a été une abbaye ruinée par la sécularisation du chapitre, par les exactions des huguenots, par la fermeture de la Révolution. Le 30 juin 1837, un jeune inspecteur des monuments historiques, Prosper Mérimée – promis à une illustre carrière – se rend à Conques, en tournée d'inspection. Les dix-huit pages

La Bibliothèque de www.mondaye.com

qu'il consacre à Conques dans son rapport du Bulletin monumental disent l'état préoccupant de l'église, et décrivent la richesse du trésor médiéval conservé miraculeusement sur place. Le cri d'alarme de ce grand serviteur de nos monuments historiques est entendu.

Dès l'année suivante, en 1838, les travaux de restauration commencent. Une deuxième grande campagne de travaux, à partir de 1874, redonnera à l'abbatiale une nouvelle santé, sous la direction d'un jeune et brillant architecte, Jean-Camille Formigé – à qui l'on doit également la restauration de Saint-Séverin à Paris ou de la collégiale de Poissy. Le célèbre tympan, déposé en 1883, est remis en place en 1886.

Mais la véritable restauration, bien sûr, c'est celle du culte de sainte Foy. Or pour restaurer un culte – interrompu totalement par la Révolution – il faut une communauté sur place, afin de promouvoir et d'encadrer la dévotion. C'est ce que comprend l'évêque de Rodez, Mgr Bourret, qui s'adresse aux prémontrés de Saint-Michel de Frigolet pour obtenir des frères gardiens du sanctuaire.

C'est ainsi que le 21 juin 1873, une petite colonie de six chanoines réguliers, vêtus de l'habit blanc de l'ordre, fut installée solennellement dans l'antique abbaye par l'évêque de Rodez. Les habitants de Conques, en ce printemps de la jeune Troisième République, voyaient reflourir une époque dont ils avaient perdu jusqu'au souvenir : les cloches de l'abbatiale allaient sonner de nouveau matines, laudes, vêpres et complies...

La question du renouveau du pèlerinage et du culte de la petite sainte Foy avait été au cœur des tractations entre l'évêque et la nouvelle communauté. Mais une sorte d'énigme historique agitait les esprits : des reliques de sainte Foy, on conservait la tête, puisqu'elle était enchâssée dans la Majesté d'or. Mais le reste du corps ? Qu'étaient devenus les ossements de la sainte ? Lorsqu'il avait pénétré dans la basilique, le jour de l'installation des pères blancs de Frigolet, Mgr Bourret avait martelé le sol de sa crosse en disant ces mots restés célèbres : « Ressuscite, ô ma sainte, sors de ton glorieux tombeau ! montre-nous ta face virginale, dis-nous où tu reposes et où notre amour pourra te chercher. Tu n'as plus rien à craindre des injures du temps ni de l'oubli des hommes, car voici la garde d'honneur que je t'amène pour te protéger et t'honorer ».

En tous cas, l'énigme non résolue n'empêche pas les prémontrés de commencer aussitôt à faire renaître la dévotion à sainte Foy. Une première semaine de prière à sainte Foy, en octobre 1873 est apparemment une réussite : ouverte par l'évêque de Rodez, rythmée par des processions et des cérémonies en quantité, elle est conclue par l'archevêque d'Auch et le cardinal Donnet, de Bordeaux. La presse catholique (mais faut-il croire les statistiques intéressées ?) parle de 12 à 15 000 pèlerins. Les évêques venus en nombre marquent combien la hiérarchie catholique du temps est attentive à ces démonstrations de piété publique, surveillées de près par le pouvoir républicain.

Les années suivantes, d'autres fêtes, d'autres processions, attirent encore des foules. Or voici qu'en 1875, comme une réponse aimable, un peu amusée peut-être, de la part de sainte Foy, la petite martyre cachée se réveille. Le 21 avril, un ouvrier maçon – qui travaille à dégager l'entrecolonnement des piliers de la nef – découvre dans la maçonnerie une caisse de bois, recouvrant une autre caisse de cuir travaillé. On prévient l'évêque, qui demande aussitôt de faire apposer les scellés. Le 26, une commission épiscopale se présente à Conques, et on examine le contenu de la caisse. Entre autres objets, elle renferme, serrés dans une peau de chamois blanche, des débris d'ossements humains. L'émotion est grande : la caisse cachée dans le mur du XVIème siècle contient-elle donc les reliques du corps de sainte Foy ? A l'été 1876, les ossements sont soumis à l'analyse de plusieurs médecins : leur conclusion est émouvante. Les 21 ossements, appartenant à la région des côtes, des vertèbres, du bassin et des bras font partie d'un même corps, et tous sont bien d'une jeune fille de 12 à 16 ans.

La réinstallation solennelle des reliques à Conques, dans un coffre réparé par l'orfèvre parisien Poussièlgue, a lieu en octobre 1878. Les fêtes durent huit jours, conclues par une immense marche triomphale de Rodez à Conques. Par un temps superbe, un jour et une nuit, le corps de la petite martyre voyage à travers les paysages d'automne du Rouergue, sur les épaules de solides séminaristes de Rodez. Partout, dans les villages traversés par les reliques (Onet-le-Château, Souyri, Salles-la-Source...), on a dressé des arcs de triomphe et des reposoirs. A Saint-Victor, au Pont, la foule grossit toujours. A Combret, à Nauviale, la nuit

La Bibliothèque de www.mondaye.com

est tombée, et on accueille la sainte à la lueur des torches. Vers 21h, on est à Saint-Cyprien, où la sainte va passer la nuit, entourée d'une veillée de prière. Le matin, les reliques rentrent dans Conques, accueillie par le chant de Matines et Laudes des pères prémontrés. Sainte Foy est de retour à la maison.

Je voudrais terminer en racontant la jolie histoire que j'ai hésité à mettre à la fin de mon livre et que je ne regrette pas, finalement, d'y avoir mise.. Vous savez maintenant que le sanctuaire de Conques est confié depuis 1873 aux chanoines prémontrés, et depuis 1994 à quatre de nos frères de l'abbaye de Mondaye. Nos frères nous disent souvent l'émotion des nombreux pèlerins qui visitent le trésor, et s'inclinent devant la majesté. Beaucoup d'entre eux viennent aussi poser leur cœur dans la belle basilique. Je vais vous lire le témoignage d'un couple de pèlerins du Danemark, Chris et Jacques, qui ont fait le chemin de Compostelle en 1997. Voici la lettre que ce Jacques a écrite à nos frères de retour chez eux : A la fin de juillet, en revenant de Saint Jacques, nous nous sommes arrêtés à Conques. Vers onze heures du soir, nous étions près du Saint-Sacrement au fond de l'abbatiale, lorsque nous apparut une fillette d'une dizaine d'années. Après avoir posé la main sur notre épaule, elle nous sourit et nous donna à chacun une noix. Nous fûmes saisi par la luminosité de sa chevelure. Puis elle disparut soudain, dans un silence absolu. Surpris par la présence d'une enfant à cette heure tardive, nous nous mîmes à sa recherche, sans succès. Pour ma compagne, il était évident qu'il s'agissait d'une manifestation de sainte Foy, moi, j'étais plus sceptique. J'ai cherché la jeune fille le lendemain dimanche, je pensais la revoir à la messe avec ses parents. Mais je ne l'ai pas revue. J'ai commencé à croire que Chris avait raison. Mais que voulait dire cette enfant, et quel était le symbole de cette noix que nous conservons toujours ? Est-ce que c'était le signe d'une coquille à briser, d'un cœur à ouvrir ? ».

La lettre du pèlerin s'arrête ainsi. La conférence également. L'historien ne sait pas et ne dit pas si cette petite fille « à la noix » était sainte Foy, et si son cadeau était miraculeux. Mais la question du pèlerin est bonne. Les saints nous ouvrent un coin du ciel, c'est à dire quelque chose de la tendresse de Dieu pour nous. Et quand le cœur de Dieu se découvre, est-ce que le nôtre ne s'ouvre pas un peu ? Là est le vrai miracle.

Il m'en rappelle un dernier, qui eut lieu ici même à Rodez, lors d'un concile, vers l'an 1000. Des parents avaient amené devant les reliques de la sainte leur petit garçon de douze ans, aveugle, sourd et muet, handicapé moteur. Un vrai « blessé de la vie ». Alors, la sainte, touchée, guérit le petit bonhomme, qui se met à voir, à chanter, à danser. Pour moi, c'est ça, répandre la Bonne Nouvelle : tous les chrétiens devraient pouvoir faire chanter et danser leurs contemporains, en disant Jésus Christ. En plus, j'aime bien cette sainte... qui pense à rire et à faire danser les garçons de son âge. Elle est toujours jeune, et elle a raison de profiter de la vie. La vie éternelle, bien sûr.